

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón en visioconférence depuis Milan, 6 mai 2020

Texte de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Générer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, du paragraphe 5 Une conception nouvelle de l'intelligence et de l'affection (pp. 96-101) au paragraphe 6 Une moralité nouvelle (pp. 101-118).

- *La guerra*

Gloire au Père

Bonsoir à tous ! Les journaux ont souvent défini ce temps de pandémie comme « suspendu », mais les quatre cents contributions, et plus, qui nous sont parvenues pour cette école de communauté disent qu'entre nous cela n'a pas été un temps suspendu car chaque circonstance a fait partie de l'aventure de la vie. Il y a une phrase de don Giussani qui me revient fréquemment à l'esprit ces dernières semaines : « la vérité de la foi se révèle justement dans la capacité [...] à valoriser, en tant que chemin de maturation, ce qui apparaît comme une objection [...], ou généralement comme une difficulté » (« La longue marche de la maturité », *Traces*, n°85, mars 2008, Page Une, p. 1)

Comment évaluer si cette circonstance est devenue pour chacun de nous une occasion de maturation ? Nous nous disons souvent que sans un jugement, il n'y a pas d'expérience mais uniquement une série d'initiatives qui durent le temps qu'elles peuvent, c'est à dire qu'elles ne nous font pas grandir – la nature même de l'expérience est, en effet, de faire grandir la personne -. L'irruption de la réalité, qui a assumé la forme du coronavirus, a déclenché en nous des réactions en tous genres. Face à ce défi, nous nous sommes donné comme hypothèse de travail pour l'affronter, la conception que don Giussani a de la religiosité. Nous nous souvenons tous de la phrase du chapitre dix du *Sens religieux* : « Quelle est la formule pour cheminer vers la signification ultime de la réalité ? Vivre le réel [...]. La seule condition pour être toujours et véritablement religieux est de vivre toujours intensément le réel » (*Le sens religieux*, Éditions du Cerf, Paris, 2003, p. 160). Je me rappelle encore la stupeur que j'ai éprouvée la première fois que je me suis trouvé devant cette conception de religiosité – ce fut pour moi douloureux : j'étais allé enfant au séminaire, pensez donc si je n'avais pas accompli des actes religieux, et cette phrase défiait ma conception de religiosité ! – on ne devient pas plus religieux en augmentant les actes religieux comme détachés de la vie, mais en vivant intensément le réel ! C'est pourquoi l'invitation que nous nous sommes faite, dès le début de ce défi, a été de se comparer chacun avec le charisme donné à don Giussani. Chacun peut voir les vérifications qu'il en a faites. Dans les nombreuses contributions qui nous sont parvenues, il est question d'une prolifération d'initiatives en ligne (WhatsApp, mots, vidéos, Zoom de toutes sortes), dont nous avons été envahis, d'une manière ou d'une autre. Chacun a pu évaluer leur efficacité par rapport à l'essentialité de la proposition du charisme : « Vivre intensément le réel ». Toutes ces initiatives nous ont-elles aidé à vivre le réel, ou bien ont-elles été des raccourcis pour éviter le réel ? Souvent, une juxtaposition d'actes « religieux » vécus formellement par rapport à un rationalisme sous-jacent peut prévaloir, dans une sorte de dualisme : rationalistes dans la manière de faire face à la réalité, avec l'ajout extrinsèque d'actes « religieux ». Avec son irruption imprévue dans le réel, le coronavirus a fait exploser ce dualisme, en nous mettant tous au défi. La situation actuelle nous permet de faire la vérification de la « connaissance nouvelle » dont parle l'école de communauté. Nous sommes tous face à la même provocation et chacun de nous a surpris en lui une attitude, une manière d'être dans le réel - dans l'isolement ou la promiscuité à la maison, face au télétravail ou les enfants -, en expérimentant si, et comment, il a été surpris face à la connaissance nouvelle dont parle don Giussani : « Devenir une « créature nouvelle » signifie avoir une conscience nouvelle, une acuité du regard et de l'intelligence sur le réel » ; et cela devient la « conscience normale pour affronter l'ensemble des circonstances du réel » (p. 96).

Alors, commençons le parcours de ce soir. Comment avons-nous découvert, surpris en nous, la connaissance nouvelle dans la façon dont nous avons affronté une circonstance qui nous impacte tous ?

Le premier point dont je me rends compte est que ce que je suis, la vraie vérité de moi-même, coïncide de plus en plus avec l'appartenance à cette compagnie qu'est le mouvement, la forme particulière d'Église qui est venue à ma rencontre. Cette découverte est une certitude dont je prends pleinement conscience ces jours-ci où la lutte avec ma prétention d'autonomie est plus radicale et plus facilement démasquée. Je te raconte le fait dans lequel cela a été plus clair. Je vis ma quarantaine à la maison avec ma mère, mon père et ma petite sœur ; ma mère est un lion en cage, mon père est plus équilibré. Face à celui qui m'a engendrée, j'avais en moi une espérance plus profonde qui ne pouvait plus être éradiquée. Il était évident pour moi que cette espérance, si enracinée en moi, ne venait pas de mon "éducation familiale", et même pas de moi-même. En moi, avec mon caractère, avec toutes mes limites, habite une certitude selon laquelle face à un avenir incertain, face à une réalité potentiellement plus difficile, je suis certaine que, de la même façon, habitera un bien. En réalisant donc qu'elle ne vient pas de moi, je me suis demandé : « Mais alors, d'où vient-elle ? ». C'est dans le travail continu de ces dernières années dans lequel tu nous accompagnes pour reconnaître le Christ dans la réalité, qu'elle s'est accumulée, couche après couche, comme une roche sédimentaire, une certitude granitique. C'est la première découverte : une certitude plus grande que moi a grandi et grandit en moi, fruit de l'appartenance continue à cette compagnie, c'est-à-dire la certitude que la réalité est positive car habitée par une Présence qui m'aime. La deuxième découverte est également une question. Je suis étudiante en médecine et dans cette période je me sens particulièrement appelée, je ressens dans mon cœur le désir profond de tout donner, poussée par le fait que Jésus a tout donné pour nous et a accompli le plus grand sacrifice. Le sacrifice est un thème qui m'intrigue, car je le perçois souvent comme un renoncement et cela me dérange, je ne veux renoncer à rien. Les événements de ces derniers jours m'ont fait réaliser plus clairement que je suis plus contente quand je sers. J'y ai associé certains événements à la maison dans lesquels je vois que je suis plus contente si je me dévoue pour ma famille, et lors de mon premier jour au standard d'un centre d'appels - activé par ma Région pour donner des informations sur le coronavirus et proposé aux étudiants en médecine - j'ai été frappée de voir qu'à la fin du service, j'étais contente et les autres aussi autour de moi, même inconnus. Non seulement moi, mais tous les hommes sont faits pour servir ! De ce désir de tout donner naît ma question : j'ai l'intuition que le sacrifice est lié au fait de tout donner, mais il y a une ultime résistance en moi. Comment fait-on pour vivre comme Jésus, docile et obéissant au Père en Se sacrifiant, en étant trahi, en donnant sa vie ?

La première chose qui m'étonne dans ce que tu dis, c'est la surprise de trouver en toi une façon différente d'être dans l'ensemble des circonstances du réel dont parle l'école de la communauté, à la maison et au centre d'appel. Cela t'a tellement impressionnée que tu t'es posé la question : « Mais alors, d'où cela vient-il ? ». La première chose que tu as faite a été une constatation : cette « connaissance nouvelle » n'a pas été le fruit de ton propre effort, ce n'est pas toi qui as dû l'engendrer. Ça été une surprise : on trouve cette nouveauté dans l'appartenance à une compagnie comme la nôtre, on se sent engendré, et avec cette conscience, on affronte le réel. Comme le dit Giussani : c'est « la conscience normale pour affronter l'ensemble des circonstances du réel ». Tu as été surprise d'affronter les circonstances différemment. Et en même temps, qu'est-ce qui t'a surprise ? Que tu étais plus contente quand tu servais. Pourquoi, alors, te préoccupes-tu du sacrifice, de ta résistance à celui-ci ? Il s'agit simplement de satisfaire ce goût de servir que tu as commencé à savourer sans avoir dû faire un effort particulier. Pourquoi ? Parce que tu es plus contente, parce que cela s'est révélé devant tes yeux comme un "plus" d'intensité humaine, de beauté humaine, au point que tu l'as reconnu aussi chez les autres quand tu l'as vu. C'est pourquoi, en suivant le lieu qui t'a été donné par le Christ pour t'engendrer, grandira en toi ta disponibilité au sacrifice et tu te surprendras, comme le dit le début de l'école de communauté, à avoir une capacité d'adhésion - comme tu l'as vu - et de dévouement à la réalité dont tu n'avais peut-être pas conscience auparavant. Chemin faisant, le reste viendra aussi.

Le 3 avril, en pleine pandémie, ma sixième fille est née.

Félicitations !

Merci. Ce fait a amplifié la provocation que ces semaines avaient déjà représenté pour moi. Les visites à l'hôpital, l'incertitude, la difficulté d'organiser la prise en charge des enfants, la peur du virus, tout cela s'est déroulé en me laissant souvent en proie à l'inquiétude. Aujourd'hui, nous sommes à la maison et nous allons bien, mais en m'observant pendant ces dernières semaines, cela fait naître de nombreuses questions par rapport à l'école de communauté. Lorsque le paragraphe 5 parle de la créature nouvelle et du regard qu'elle a sur les choses, je me considère encore comme très immature, très "du monde" par rapport au regard qui est décrit là. Au mieux, je juge, comme le dit le texte, en fonction de "j'aime, je n'aime pas", "c'est difficile, ce n'est pas difficile". Alors que le texte décrit la connaissance nouvelle de cette façon : « Ma conscience plonge jusqu'à la source du visage des choses et atteint le point où la chose est un Autre qui la crée, le Toi qui la fait, le Christ » (p. 101). Mais ceci n'est pas mon critère de jugement. En particulier, les jours où je ressens plus de peur pour moi et mes enfants, je me rebelle à l'idée que les choses ne sont pas sous mon contrôle et j'essaie de réorganiser la vie pour prendre les commandes. Et, bien évidemment, je n'y arrive pas, mais je n'arrive pas à penser différemment. En même temps, il y a tellement de signes que quelque chose de nouveau est arrivé dans ma vie, par exemple tous les médecins de l'hôpital qui sont surpris que nous ayons six enfants (bien que je ne sois pas vraiment la femme au foyer idéale), ou les infirmières qui entraient dans ma chambre et me disaient : « C'est beau d'entrer ici parce que vous souriez toujours ». Je m'étonne moi aussi de cette nouveauté et je me demande : « Comment ces deux choses peuvent-elles aller ensemble, le fait de penser et de vivre encore comme tout le monde pendant la majeure partie de mon temps, et me rendre compte en même temps qu'il y a déjà une nouveauté qui prend ma vie malgré mon immaturité ?

La première chose que je dois te dire, c'est l'exaltation que je perçois en moi quand je vois que vous vous rendez compte de quelque chose, parce que ce n'est pas habituel. Souvent, nous racontons les choses sans nous en rendre compte, alors que tu as réalisé que ton critère de jugement n'est pas celui suggéré par l'école de communauté, et cela constitue déjà en soi un pas, en tant que prise de conscience. La deuxième chose est que tu commences à réaliser que, même si ce n'est pas encore ton critère de jugement dans tous les points particuliers de la vie, il y a déjà une nouveauté qui prend ta vie malgré ton immaturité. Cela signifie que nous sommes tous - toi et nous - en chemin. Parce qu'il y a toujours un chemin à faire le long duquel nous commençons à voir que le bourgeon continue de fleurir. Cela nous suffit, tout comme tu es surprise par l'éclosion en toi d'une nouveauté qui t'étonne. Mais cela n'arrive que si nous suivons la méthode de Dieu rappelée dans l'école de communauté : « La personne du Christ [...] commence une lutte, en tant que *vir pugnator*, pour "l'invasion" de notre existence » (p. 85), il a commencé ce combat en nous pour nous faire connaître l'expérience de cette nouveauté et il continuera à te faire fleurir pour ton bien, celui de tes six enfants, de ton mari et de nous tous.

Comment naît cette connaissance, dont parlait la personne qui est intervenue la première, et dont notre amie est maintenant surprise ?

Je voulais comprendre le lien entre événement et mémoire. Dans Engendrer des traces dans l'histoire du monde, sur lequel nous travaillons, Giussani parle souvent de mémoire. Dans le premier chapitre, il lui consacre une section du huitième paragraphe ; il écrit : « Le mot "mémoire" indique la profondeur historique de la rencontre et permet d'en atteindre la racine originelle » (p. 54). Il y revient dans le deuxième chapitre, en parlant du baptême : « Même celui qui a été choisi peut facilement s'enfoncer dans l'océan fangeux du monde : il peut céder à l'oubli, à la perte de conscience de la présence du Christ, événement réel de la vie de l'homme » (p. 90). Dans le paragraphe sur lequel nous travaillons, il parle aussi de la mémoire : « Par la mémoire, l'événement que j'expérimente selon toute sa richesse propre est immergé dans le flux du temps et de l'espace et fait

partie de l'histoire » (p. 117). Je me demande, surtout ces jours-ci de grand silence pour moi et de changement par rapport aux activités quotidiennes, ce que signifie faire mémoire sans le réduire à une gymnastique mentale à laquelle nous réservons un moment de silence dans nos journées. Et, surtout, comment la mémoire ne se substitue-t-elle pas à la contemporanéité d'un Événement, à l'émotion vécue par Pierre devant une Présence qui l'interrogeait ? En bref, quel est le rapport entre mémoire et contemporanéité ?

Comme nous l'avons vu, la « connaissance nouvelle » naît d'un événement, et ceci est le début d'une mémoire avec laquelle on peut tout affronter. Dans la première intervention, cela a très bien émergé, même si c'était avec d'autres mots : en appartenant à un lieu comme le mouvement, notre amie est aidée à reconnaître le Christ, « elle s'est accumulée, couche après couche, comme une roche sédimentaire, une certitude granitique » qui façonne sa personne. De la même façon que la familiarité avec Jésus a fait que Pierre a peu à peu été tissé par cette mémoire ; cela ne l'empêchait pas de se tromper parfois, de faire des erreurs comme tout le monde, mais quand il est interpellé par Jésus : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » ce qui émerge en lui, c'est la mémoire de tout ce qu'il a vu : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jn 6, 68). Comme tu le vois, événement et mémoire interagissent constamment, comme le dit le texte que tu as cité : « Par la mémoire, l'événement que j'expérimente selon toute sa richesse propre est immergé dans le flux du temps et de l'espace et fait partie de l'histoire » (p. 117) et je l'ai en moi pour affronter cette nouvelle situation. Comme nous le disions au début, je commence à affronter l'ensemble des circonstances données avec cette « conscience normale » qui est générée en nous. C'est pourquoi il est plus difficile, si l'on perçoit que l'on appartient à ce point, de réduire sa mémoire à une « gymnastique mentale » ; mais une gymnastique mentale n'est pas en mesure de nous faire relever les défis que nous sommes en train de vivre. Plus que des explications, c'est la provocation de la réalité qui nous fait vérifier si notre mémoire est une gymnastique mentale ou la conscience d'un événement présent.

Depuis, un mois, ayant dû suspendre mon activité académique en tant que bibliste, je consacre mon temps comme aumônier dans un hôpital en assistant les malades du Covid-19. En ce moment, ma raison et mon affection sont mises au défi par un problème de connaissance : qu'est-ce que la douleur, qu'est-ce que la mort ? Et, donc, qu'est-ce que la vie ? Chaque jour, je dois regarder en face ces questions devant des malades qui souffrent et meurent. Jamais comme ces jours-ci, j'ai compris, dans un parcours que je voudrais te raconter, ce que signifie ce que dit l'école de communauté : « La créature nouvelle a une mens nouvelle [...], une capacité de connaître le réel différente des autres », et aussi ce qu'elle indique comme origine de cette connaissance nouvelle : « l'adhésion à un événement » (pp. 96-97). L'hôpital ne fait pas de cadeaux, personne ne peut détourner le regard, nous sommes tous confrontés à la souffrance et à la mort. Voilà le problème de connaissance que nous devons tous affronter. Un regard analytique sur le réel, vers lequel je me trouve constamment entraîné, semble conclure que tout s'achève dans le néant, nous ne sommes rien d'autre que physique et chimie, la seule loi de la vie est celle que suit ce virus : les lois de la science. Il n'y a pas de dessein bon, nous sommes le fruit du hasard - tout le monde semble regarder le réel de cette façon, même si tout le monde ne s'exprime pas avec ces mots -. Compte tenu de cette conclusion, le reste n'est que poésie, même ce qui est appelé « religion » : une belle, mais absurde, consolation pour ceux qui restent. Le résultat ? Je dois l'avouer : je me noie. Pourquoi ? Tu nous l'as toujours dit : « Tu te noies ? Tu te noies parce que tu es positiviste ». C'est-à-dire : « Tu ne connais pas vraiment le réel, il te manque des facteurs ». Alors, à l'hôpital, j'ai commencé un gros travail sur la raison, comme celui que Jésus obligeait ses disciples à faire, comme par exemple sur la barque quand ils avaient oublié les pains. C'est le travail d'une raison affectivement engagée face à un événement, pas d'une raison laissée seule avec ses pensées pour tenter une analyse de tous les facteurs en jeu, inatteignable. C'est ce que signifie « raisonner à partir d'un événement » (p. 97). Si on me demandait : « Qui as-tu connu ces dernières années ? Qu'est-ce qui est entré dans ta vie ? Qui a entraîné ta raison et ton affection ? Voudrais-tu réduire tout cela à zéro ? », je pourrais certainement dire que j'ai connu le Mystère de Dieu fait chair. Celui qui me soutient dans l'être en cet instant est entré dans l'histoire et

je l'ai connu. Et je commence à respirer. Certainement pas à cause d'un miraculeux input sentimental, mais en raison d'un parcours de la raison qui revient à reconnaître quelque chose qui existe ! Un parcours qui ne serait pas possible sans la contemporanéité d'un visage, celui du Christ, qui est « outil de travail pas entièrement perdu dans une pure intuition solitaire » (P.P. Pasolini). Je réalise alors le mensonge de ce regard analytique sur le réel qui semble conclure que tout finit dans le néant. Dans l'école de communauté, don Giussani est très lucide pour identifier ce mensonge : « La mentalité commune, [...] pour juger, tente toujours d'assujettir les aspects particuliers à un universel abstrait » (p. 97). L'universel abstrait serait la donnée à laquelle arrive la raison universelle : la mort, la décadence de tout. Selon cette mentalité, l'événement historique, particulier, de Jésus n'aurait pas la capacité d'expliquer un problème universel de la raison, comme la mort. Mais qui a dit ça ? ! Lorsque j'entre à l'hôpital, cet événement nouveau qui a changé l'histoire entre avec moi. Ce qui entre, c'est une connaissance nouvelle sur le problème que chacun doit affronter : la souffrance, la mort. La première chose qui m'étonne est que l'événement de Jésus ouvre en grand ma raison, de deux façons au moins. Tout d'abord, cela me permet de savoir qu'avant le fait de la mort, il y a la surprise face au fait de l'être. On ne peut pas en conclure que tout est néant ! Dire que tout est néant est un mensonge de la mentalité commune. Bien sûr, nous sommes une réalité contingente, mais l'homme est précisément ce niveau de la nature où elle « montre [...] qu'il est contingent », c'est-à-dire « subsistant grâce à autre chose que lui, parce qu'il ne se fait pas lui-même », comme nous l'avons appris au chapitre dix du Sens religieux (p. 157). Combien ce chapitre m'a accompagné, véritable aide pour un travail sur l'instrument de la pensée ! Deuxièmement, l'événement du Christ qui m'a rejoint dans mon histoire me fait connaître le visage de ce Mystère dont la raison peut avoir l'intuition dans les choses données. Sans cet événement particulier, je n'aurais pas pu Le connaître. Mais je L'ai connu ! Ma connaissance L'a rencontré dans l'histoire. Et voilà que j'entre à l'hôpital avec cette nouveauté de connaissance, et je peux t'assurer, Julián, qu'en ce moment historique, c'est une connaissance plus nécessaire que jamais puisque les malades sont seuls dans leurs chambres : sans le mari ou l'épouse, sans les enfants. Je peux ainsi murmurer à l'oreille des malades graves, avec les mots de don Giussani dans l'école de communauté : « Il y a un rapport avec le Mystère qui fait toute chose, avec le Mystère fait chair, fait homme, Jésus, qui est immensément plus humain, plus personnel, plus immédiat, plus fidèle, plus tendre, plus indispensable que toute autre relation, que ce soit avec la mère, le père, la fiancée, l'épouse, les enfants [on dirait la liste des membres de la famille qui ne peuvent pas accompagner les malades dans les hôpitaux !] -, ou quiconque » (p. 100). Voilà la nouveauté qui est entrée dans l'histoire à travers un événement particulier : il existe une relation avec le Mystère devenu chair qui est plus indispensable et plus tendre que la relation avec ma mère ! Il est mort et il est ressuscité en introduisant une lumière nouvelle sur la mort. Une connaissance nouvelle. Merci, Julián, de m'avoir lancé un défi à ce niveau, en me permettant de faire un chemin humain de connaissance du réel ! Je peux certainement dire que je suis devenu plus religieux ces dernières semaines, j'ai mieux connu le mystère du réel et le Christ qui le soutient.

Ce chemin que tu as fait - et qu'il faut reprendre calmement - est l'occasion pour chacun d'entre nous de voir ce que signifie, existentiellement parlant, qu'un événement particulier de l'histoire est la clé pour tout éclairer parce qu'il a une prétention universelle par rapport au problème de la vie. Le fait d'avoir vu Jésus ressuscité (un événement particulier) a la prétention d'expliquer un problème universel de la raison (dans le cas que tu as cité, le problème de la mort, devant lequel il n'y a pas d'échappatoire). Cet événement particulier - la résurrection du Christ que nous vivons en ce temps liturgique - se pose comme la solution à un problème tel que la mort. Elle a une prétention universelle, mais c'est un point particulier. Pourquoi ce que tu as raconté est-il fondamental ? Parce que si nous ne nous donnons pas d'exemples, à travers lesquels nous pouvons voir que ce n'est qu'à travers une relation particulière que nous pouvons vivre la réalité de manière vraie, nous finissons par tout réduire à nos analyses. C'est pourquoi, il est si important de surprendre, comme tu le disais précédemment, que l'appartenance engendre une possibilité de regarder ce que nous vivons tous avec une intensité et une densité que les autres ne peuvent pas avoir. Et non pas parce que nous sommes des visionnaires, mais parce que nous pouvons, parce que nous appartenons à un lieu, regarder tout différemment. C'est

pourquoi cela m'intéresse que vous surpreniez dans les épisodes les plus banals de la vie d'où provient cette connaissance nouvelle.

Je voulais te raconter certains épisodes qui sont arrivés avec ma fille qui a presque quatre ans.

Voilà ! Cela me plaît : parler du rapport avec sa fille. Quelque chose qui semble n'avoir rien à voir, apparemment, avec la « connaissance nouvelle », avec la foi. Comment le rapport avec ta fille t'a-t-il permis d'avoir un regard plus approprié sur la réalité ? Explique-nous !

Ce sont des épisodes qui me sont venus à l'esprit en lisant les pages de l'école de communauté proposées pour cette rencontre. Au début de la quarantaine, ma fille semblait merveilleusement sereine. À l'inverse, il y a environ deux semaines, presque à l'improviste, elle m'a dit qu'elle voulait recommencer à faire les belles choses qu'elle faisait avant et elle s'est mise à pleurer. Le lendemain, je l'ai emmenée sur le parking de notre immeuble pour jouer et elle m'a demandé : « Maman, mais toi, tu es heureuse ? » Je lui ai répondu que oui et je lui ai demandé si elle l'était. Elle a dit que oui, qu'elle l'est si je suis là et quand elle est avec moi. Au-delà de cela, elle me pose de nombreuses autres questions et interrogations. Par exemple, elle me dit : « Moi, j'ai peur si tu n'es pas là, maman, et j'ai peur si tu retournes travailler » (je suis médecin ; je suis actuellement en congé maternité, mais je vais bientôt reprendre le travail). Quand j'ai lu la partie de l'école de communauté sur la moralité, sur le « oui » de Pierre et sa relation avec Jésus, j'ai tout de suite eu sous les yeux les dialogues avec ma fille : il est évident qu'elle est entièrement catalysée par une présence (celle de sa maman), à laquelle elle peut poser n'importe quelle question et dans le rapport avec laquelle toute possibilité de mal qui peut arriver dans le futur n'a rien à voir. Cela m'est venu à l'esprit quand elle a dit : « Je suis heureuse si je suis avec toi », ou bien « J'ai peur si tu n'es pas là ». En la voyant si nostalgique et avec plein de questions, j'ai ressenti un voile de tristesse. J'ai pensé au fait que chaque jour, je m'efforce tellement à faire des choses belles ensemble, et pourtant, il est évident que cela ne lui suffit pas ; ou plutôt, la seule chose dont elle a besoin est un amour, une présence aimante. Cela a été évident pour moi que je repartais de nouveau de mes propres capacités (ce que j'arrive ou que je n'arrive pas à faire avec les enfants), de mes limites et non d'une relation qui « prend tout » comme décrit dans l'école de communauté, et comment j'ai été aidée à m'en rendre compte et à le découvrir grâce aussi à quelques amis de notre dernier petit groupe d'école de communauté, où j'ai raconté ces dialogues avec elle. Merci pour la façon dont tu m'aides toujours !

Je suis étonné de ce que tu perçois chez ta fille, non pas le fait qu'elle soit une brave petite fille, mais la capacité de connaître qu'elle a. Qu'est-ce qui détermine son rapport avec la réalité ? Ta présence, un élément particulier. Et cela lui donne un regard plus approprié sur la réalité. Ta fille, entièrement catalysée par une présence - un événement particulier - résout un problème universel que nous avons tous : le bonheur ; cette relation définit sa façon d'être dans la réalité. Si cet élément particulier - toi - manque, elle est déterminée par la peur. Mais nous, bien qu'ayant devant nous des faits de cette ampleur, nous ne nous en réjouissons pas, parce qu'ils ne nous introduisent pas à la réalité. En effet, toi, immédiatement tu te flagelles parce que tu n'arrives pas à enlever ce voile de tristesse, alors que le plus spectaculaire est de voir ce que ta fille te dit sur cette étape de l'école de communauté : c'est une présence réelle, historique, particulière qui t'introduit à la totalité du réel. Ta fille n'a pas fait une analyse plus pointue que la tienne de la situation, mais elle a mieux perçu la réalité avec toi devant ses yeux. Vous vous rappelez l'exemple que j'avais fait il y a des années de l'enfant dans le parc d'attractions ? Il est tout excité quand il est en compagnie de ses parents, et apeuré quand il s'éloigne d'eux (comme ta fille quand elle s'éloigne de toi). Quelle est donc la façon vraie de voir la réalité ? Quand l'enfant est avec ses parents, ou quand, étant seul, il est totalement déterminé par la peur ? La réalité vraie est celle qu'il voit - et que ta fille voit - lorsqu'il est accompagné par une présence. C'est ce que Giussani a devant les yeux quand il regarde tout : une Présence. La question est donc de faire attention à ce qui se produit. J'ai été tellement frappé de lire, dans une revue de presse que nos amis de Madrid réalisent, l'article d'un écrivain espagnol, Jesús Montiel, qui a été catalysé, comme toi, par ce qu'il voyait se produire chez ses enfants. Il a écrit : « Mes enfants ne cessent de me surprendre. Pendant le confinement, ils ne se sont pas lamentés une seule fois, contrairement à nous, les adultes.

Ils acceptent la situation parce que la vraie normalité d'un enfant c'est sa famille ». Pour lui, ce n'est pas une question qui date seulement d'aujourd'hui, en effet, il a déjà écrit un roman décrivant la maladie de son fils : « Je me souviens de cette autre quarantaine plus longue, dans un hôpital. Le cancer de mon fils aîné nous a obligés à vivre pendant deux ans dans le service d'oncologie infantile. Il ne s'est pas plaint, même dans ces circonstances. À deux, trois et quatre ans. Ces enfants sans cheveux faisaient preuve d'une docilité scandaleuse, ils ne piaffaient pas. Et cette attitude disciplinée, si éloignée des récriminations des adultes, a été pour moi une leçon inoubliable. Aujourd'hui, je vois à nouveau cette même acceptation en lui et dans ses frères. C'est incroyable. Une acceptation qui n'est pas du conformisme, mais une véritable adhésion », sans rien introduire d'étranger dans le regard. Et, tout comme ta fille te le dit, Montiel écrit à propos de ses enfants : « Vous nous suffisez, disent-ils. Et ils le disent sans paroles, avec le langage des sages : en agissant. La vie est un retour à cette sagesse millénaire que les enfants affichent sans effort, tournés vers le présent que nous négligeons [et c'est pour cette raison qu'immédiatement nous nous agitons]. Je suis ému par mes enfants ces jours-ci, et parfois je pleure en secret pour tout ce qu'ils me donnent sans rien demander en retour. Ce sont des indications pour la marche de mon âme qui erre parfois, désorientée. Les enfants, je pense, sont la preuve que nous ne sommes pas faits pour des projets, mais pour vivre en aimant et en étant aimés. Ce n'est qu'ainsi que la situation contingente [les défis] a un sens et que le présent ne s'effondre pas » (*The Objective*, 2 avril 2020).

En gardant cela à l'esprit, nous pouvons maintenant relire ce passage de l'école de communauté : « Le mot "regard" synthétise les différents aspects qui permettent d'établir le critère du jugement. [...] rester devant l'événement rencontré sans tronquer la loyauté du regard » (p. 98). Et que prend comme exemple don Giussani pour nous faire comprendre ce dont il parle ? « L'enfant se comporte ainsi devant le réel puisqu'il n'invente rien, et ne laisse pénétrer aucune autre préoccupation dans son regard ». Cela suffirait comme signal pour comprendre si nous avons tronqué notre rapport avec l'événement rencontré, notre regard sur lui : si on introduit des préoccupations étrangères. Dès que nous cessons d'avoir cette position de l'enfant, nous commençons à nous inquiéter, alors que « Seule la loyauté du regard devant l'événement est pénétrante » (p. 99). Qui d'autre l'a découvert dans son rapport avec ses enfants ?

Les premiers jours où le coronavirus nous a forcés à rester à la maison, c'était tellement évident que la chose était plus grande que moi que je n'ai pu qu'accepter de laisser place à ce qui se passait. Ce furent des jours vraiment riches. Et précieux. J'ai appris à regarder mes enfants sous un angle différent. Nous nous sommes beaucoup accompagnés. Les enfants n'arrivaient pas à croire qu'ils nous avaient entièrement pour eux, jour et nuit. Et sans la précipitation habituelle des journées normales. Nous avons appris à apprécier notre maison. À faire silence et jouer ensemble. À regarder un bon film et à étudier. J'ai également été très impressionnée par le fait qu'ils ont immédiatement accepté, sur la suggestion de mon mari et la mienne, de réciter ensemble une dizaine du chapelet chaque soir pour confier ce moment si particulier à la Vierge. Entre-temps, le temps a passé et, moi, comme cela m'arrive souvent, je m'y suis aussi "habituée". J'ai commencé à "mettre en ordre" les choses comme je l'avais en tête. Ce que je regardais se produire au début, était maintenant devenu quelque chose que je créais moi, selon la manière dont je me sentais ce matin-là ou un autre. Je n'ai plus laissé de place au Mystère. Et je suis devenue triste. Les journées sont devenues pesantes. Puis, je lis l'école de communauté : « "Ma vie présente dans la chair", ce qui signifie dans la situation telle qu'elle est [...], "je la vis dans la foi au Fils de Dieu". Autrement dit, [...] j'appartiens à un Événement, à une origine qui change ma manière de regarder » (p. 99). Mais pourquoi, si c'est si évident, mon regard a-t-il tant de mal à changer ? Cela me scandalise que le divin coïncide avec la consistance ultime du réel, de l'homme. Je m'arrête à ma propre limite. Je n'« adore » pas le visage de mon mari, mais, bien plus souvent, je remarque en lui ce qui n'est pas comme je le voudrais. Est-il possible que pour faire place au Mystère et Le regarder à l'œuvre, j'aie besoin d'un coronavirus qui se produise tout le temps ?

Que t'apprennent tes enfants ? Qu'il faut le coronavirus ou la présence de leur maman ?

La présence.

Ce n'est pas le coronavirus qui nous permet de garder ce regard, et nous le verrons quand nous sortirons du confinement. Comme on le disait avant, seule la répétition de l'événement peut nous faire garder ce regard en permanence au lieu de le tronquer. Comme tu le vois, à un certain moment, nous ne laissons plus de place au Mystère, c'est-à-dire que nous nous détachons de Lui, et alors nous commençons à nous flageller, il apparaît ce « voile de tristesse » parce que ce n'est pas nous qui résolvons le problème des enfants (comme celui du mari ou le nôtre). La seule possibilité est que nous nous laissions constamment attirer - sans laisser pénétrer une autre préoccupation - par une présence qui introduit une nouveauté en nous, comme elle l'introduit dans les enfants. Les enfants nous rappellent, comme l'écrit l'écrivain espagnol, quelle est la véritable attitude. Ce n'est pas un problème de moralisme, d'effort à accomplir, mais de regard. « C'est un *affectus*, comme celui qu'avait Simon, attaché à Jésus de manière pure et profonde, qui permet d'accroître la capacité de juger adéquatement de la réalité » (p. 99).

Au cinquième point du deuxième chapitre du livre, j'ai été frappé par les mots suivants, que l'on trouve après le passage dans lequel on explique ce que signifie regarder le visage d'une jeune fille selon la chair. Le texte dit : « "Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi" signifie au contraire : j'affronte le rapport avec elle dans la foi au Fils de Dieu, dans l'adhésion au Christ. Dès lors cette fille devient, dans toute la mesure de son charme, le signe à travers lequel je suis invité à adhérer dans la chair à l'être des choses, à descendre dans la profondeur de la réalité des choses, jusqu'à leur origine ». (p. 100). Ces paroles me fascinent beaucoup, au même titre dirais-je que la mythique page 160 du dixième chapitre du Sens religieux, celle de « vivre intensément le réel », à tel point que je me dis souvent ces jours-ci : « Aujourd'hui, demain, je veux vraiment voir ce que cela signifie d'avoir un tel rapport avec ma femme et mes enfants ». Étant en télétravail à la maison, je n'ai pas beaucoup d'autres possibilités en ce moment. Que s'est-il donc produit en cela dans mes journées ? En vérité, peu de choses, je n'ai pas vu grand-chose de cette intensité. Je pourrais dire : j'ai fait l'expérience de « vivre distraitement le réel », ce qui est bien différent de la profondeur et de tout le reste que le livre explique bien ! Totalement pris par les choses à faire, les courriels à lire et à envoyer, les conférences téléphoniques, mes journées s'écoulaient souvent de manière "superficielle" et le soir, je me retrouve rempli d'aridité et de tristesse, souvent en colère contre moi-même pour m'être traité "distrainment", moi et tous ceux que j'ai rencontrés. Puis je me suis aussi demandé et je me demande : « Mais pourquoi ? Pourquoi cette fascination que j'éprouve pour les paroles de l'école de communauté ne se traduit-elle pas ensuite par un mode de vie tout aussi "beau", tout aussi adéquat à mon désir ? Peut-être parce que je ne le demande pas vraiment ? Peut-être parce que je m'arrête un peu avant ? ». J'aurais vraiment besoin d'une aide sur ce point.

Quelle suggestion l'école de communauté te donne-t-elle ? Le Mystère vient te trouver, il te pousse à « vivre intensément le réel ». Il s'agit donc d'accepter la provocation de la réalité à travers quelqu'un ou quelque chose - par exemple, une phrase, comme tu l'as dit en citant le livre : « Je vis dans la foi... ». – dont le Mystère se sert pour frapper à ta porte et te sortir de ta distraction. Ce ne sont pas tes propositions qui peuvent te sortir de cette situation, mais bien de suivre, comme le font les enfants, cette modalité : se laisser attirer par une présence. Combien de temps perdons-nous en ne suivant pas la manière selon laquelle don Giussani nous introduit au réel ! C'est ce que nous voyons chez les enfants. Et c'est très facile ! C'est pourquoi cela m'intéresse de mettre les enfants devant nous tous, et don Giussani nous invite à le reconnaître. Nous n'avons pas besoin de nous mettre en colère parce que nous ne sommes pas capables de surmonter l'aridité et la tristesse dans lesquelles nous nous trouvons. Si nous en étions capables, nous n'aurions pas besoin d'un Autre ! Il est donc inutile de nous lamenter, nous devons plutôt apprendre ce que dit Jésus : seuls ceux qui sont comme des enfants peuvent entrer dans le royaume de Dieu, peuvent participer à la nouveauté qu'Il a introduite dans le monde (cf. *Mt* 18, 1-5). Qui a perçu cela ?

Je te raconte brièvement ces dernières semaines. Pour moi, le niveau du défi est toujours plus haut ! Ces jours-ci, il m'arrive souvent de penser que j'aimerais être ailleurs : dans ma famille (au fait, il y a quelques jours, mon neveu est né), avec les amis, ou simplement à m'occuper de mes affaires. Un matin, je me suis réveillée et j'ai réalisé que j'étais sur la défensive. Mais une hypothèse s'est introduite.

C'est ça la question ! Tu peux te lever en étant « sur la défensive », mais la question est de savoir si tu laisses entrer « une hypothèse différente ».

Ou plutôt, une question sur la réalité qui m'attendait au-delà de la porte de ma chambre : « De quoi as-tu peur ? Penses-tu que même ici, même aujourd'hui, il ne peut y avoir quelque chose pour toi ? » Quelle gratitude infinie pour ce regard différent qui m'est toujours offert comme possibilité parce qu'il est entré dans ma vie. Si aujourd'hui aussi, je veux vivre la vie comme signification, je n'ai pas d'autre lieu que les circonstances qui me sont données. Cela n'a pas été un effort ce jour-là, cela n'a pas été une façon de tenir bon jusqu'à ce que finalement je puisse faire ce que je veux, même à juste titre. C'était une façon de vivre libre, pleine uniquement, du désir et de la curiosité de ce qu'il y avait pour moi. J'ai l'intuition qu'une chose très précieuse pour moi est en jeu. La pire chose qui pourrait m'arriver serait de commencer à vivre en approuvant ma vision des choses et en ne voyant plus la réalité. Je souhaite de tout mon cœur me laisser défier par la réalité telle qu'elle est, sans en atténuer le choc. Par exemple, on me propose mille appels, des apéritifs et des jeux virtuels à distance avec les amis... Cela peut être un petit peu divertissant, mais je préfère ne pas réduire le drame du manque, de la nostalgie et me laisser secouer jusqu'au bout. La première grâce que je vois dans ma vie est mon changement, c'est-à-dire savoir rester face à la circonstance qui m'est donnée. Et ensuite, qu'il y a des questions surgissent en moi, surtout une demande d'ouverture, qui ne touche pas seulement le fait de dire oui à certaines choses, mais plus profonde : une ouverture pour me laisser poser vraiment cette question : « M'aimes-tu ? Y a-t-il quelque chose que tu défends par rapport à Moi parce que tu as peur que je ne puisse pas être vainqueur dans ce cas-là ? Cette ouverture ultime me semble être l'enjeu le plus précieux pour moi, cette moralité, comme l'appelle l'école de communauté. Tu ne sais pas à quel point je suis reconnaissante du fait qu'il y a quelqu'un qui continue à maintenir vivant ce désir de vie vraie, partout et toujours, qui me veut vivante et qui approfondit continuellement mon regard, en continuant à me poser, de mille façons différentes, mais toujours – au fond - cette question : « M'aimes-tu ? Veux-tu être avec Moi maintenant, ici, où rien ne te manque, si, moi, Je suis là ? ». Je te remercie pour ta très grande amitié.

Tu vois ? Personne ne nous garantit que nous pouvons nous lever le matin sans être sur la défensive, mais on peut toujours s'ouvrir à une autre possibilité et commencer à regarder les circonstances en acceptant de se laisser frapper par ce qui nous arrive, comme nous l'enseigne don Giussani. Et lorsqu'on ne se laisse pas distraire par d'autres choses qui sembleraient faciliter la solution mais que l'on accepte la réalité telle qu'elle est, on commence à réaliser que le changement n'est pas tant de faire d'autres choses, mais une ouverture, une ouverture à ce Tu qui vient à notre rencontre dans cette circonstance : « Mais m'aimes-tu ? Mais pourquoi as-tu peur ? ». Laisser entrer ce Tu, sans tronquer la loyauté du regard envers Lui, rend possible la « connaissance nouvelle » ; j'y suis introduit en adhérant avec toute ma liberté à ce Tu.

Voici l'expérience de connaissance nouvelle que j'ai faite, comme « l'unique possibilité pour ne pas calquer ses préjugés sur la réalité et d'appréhender la totalité de ses aspects » (comme il le dit au point 5 à la page 98) n'est possible qu'à partir de « la contemporanéité avec l'événement qui l'engendre ». Dernièrement, j'ai eu des difficultés au travail et je n'arrivais pas à me reprendre, je me sentais définie par cela. Je suis allée relire ta lettre de Noël dans le Corriere della Sera, car je me souvenais que cette phrase m'avait frappé : « Pourquoi ne te regardes-tu pas comme je te regarde, comme je regarde ton humanité ? Ne réalises-tu pas que je suis devenu un enfant justement pour te montrer toute la préférence que j'ai pour toi ? » (24 décembre 2019). Cela a ouvert un interstice. Peu à peu, j'ai commencé à respirer et cela a été un premier changement de regard qui m'a déjà arrachée au néant. Mais cela ne s'est pas arrêté là, car les jours suivants, j'ai lu l'école de communauté, en bas

de la page 99 : « Ma vie présente dans la chair participe à un Événement qui me donne une intelligence nouvelle, plus profonde et plus vraie, des circonstances qui définissent ma vie ». En affrontant les circonstances dans la foi au Fils de Dieu, dans l'adhésion au Christ, « je suis invité à adhérer dans la chair à l'être des choses, à descendre dans la profondeur de la réalité des choses, jusqu'à leur origine ». Cela m'a fait prendre conscience que je m'étais arrêtée au contrecoup et que je n'étais pas descendu dans la chair des choses. Alors qu'au contraire, lorsque je descends « dans la réalité des choses, jusqu'à leur origine », alors « quelle que soit la personne que je rencontre, elle est le chemin qui conduit au Christ et me l'indique, le chemin qui conduit au Toi qui fait toute chose ; je peux donc l'estimer, la respecter, l'adorer et admirer son visage » (pp. 100-101). Ça été comme une révolution copernicienne, parce qu'il est soudain devenu clair que la relation avec les personnes, même celles avec lesquelles j'avais cette difficulté, pouvait être une occasion plutôt qu'un empêchement, une possibilité désirable pour moi et pour eux. J'ai compris, par ailleurs, une chose sur moi-même : ce n'est que dans l'étreinte d'un Tu qui m'aime et me veut que je peux admettre sans problèmes mes limites, libre, ne me sentant pas définie par elles, sinon je m'en défends. Je conclus en disant que le fait que l'école de communauté, parfois si difficile, m'ait parlé face aux circonstances a été un événement : l'école a éclairé la réalité, qui a éclairé l'école ! Je suis très contente, parce que j'enviais parfois les personnes qui interviennent dans cette école de communauté, car cela ne m'arrivait pas comme à eux. Au lieu de cela, cela m'est arrivé à moi aussi dans cette petite circonstance. Il suffit peut-être d'avoir l'humilité de rester à regarder et la loyauté du regard envers l'événement.

C'est exactement cela. « Cela m'a fait prendre conscience que je m'étais arrêtée au contrecoup » c'est-à-dire que tu n'étais restée qu'à l'apparence sans descendre dans la profondeur des choses. C'est à cela que don Giussani veut nous éduquer : pas à chercher une voie alternative, dualiste par rapport à la réalité, mais à vivre intensément le réel, pour atteindre la profondeur des choses avec le regard, et dans cette profondeur reconnaître le Tu qui les fait. « “Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu”. Autrement dit, [...] j'appartiens à un Événement, à une origine qui change ma manière de regarder, qui me permet de tout regarder dans la foi » (p. 99). La foi est ce regard jusqu'au fond du réel, rendu possible par sa Présence, sinon le dualisme prévaut. Alors, de cette façon, toute circonstance ou « quelle que soit la personne que je rencontre, elle est le chemin qui conduit au Christ et me l'indique, le chemin qui conduit au Toi qui fait toute chose ; je peux donc l'estimer, la respecter, [...] admirer son visage » (pp. 100-101). C'est une « révolution copernicienne », comme tu le dis. C'est à propos de cela que nous devons décider, mes amis : accepter cette révolution copernicienne que don Giussani introduit dans le rapport avec la réalité pour dépasser le dualisme, ou multiplier la vie des initiatives qui durent le temps qu'elles peuvent. C'est notre contribution au monde, notre « oui » envers Lui.

Après une soirée de connexion vidéo avec quelques amis, une question s'est posée à moi : « Mais mon regard qui s'ouvre, et mon adhésion, mon oui, peut vraiment servir au monde ? Ce soir-là, nous parlions de cette situation que nous sommes obligés de vivre, avec des analyses économiques concernant cette période, des analyses sur les informations, les communications, de la « phase une » et de la « phase deux » ; il me semble impossible que mon oui puisse contribuer de quelque façon au monde. Comment mon oui, obligée de faire à la maison les choses habituelles, simples et banales, de tous les jours, peut-il être utile au monde ? Je me disais : « Cela peut m'être utile à moi, et c'est déjà beaucoup, mais au monde ? Cela me semblait tout simplement impossible. Comme si ce que tu écris dans la lettre à la Fraternité – « En ce moment, [...] la reconnaissance du Christ et le « oui » que nous lui disons, même dans l'isolement où chacun de nous pourrait être contraint de se trouver, est déjà la contribution au salut de tout homme aujourd'hui » (Milan, 12 mars 2020) - n'était pas possible au fond. Puis il m'est arrivé un fait, à propos duquel je voulais comprendre si je suis sur la bonne voie. Ce matin, je me suis levée et j'ai trouvé sur la table de chevet le petit déjeuner préparé par ma fille. Ce geste de sa part m'a fait comprendre que je suis l'objet d'un bien infini, et, pour moi, le fait de préparer le déjeuner aujourd'hui avait à l'intérieur un désir de bien pour tous ceux qui

s'asseyaient à table. Je me suis dit : « Si l'une ou l'autre des sept personnes qui vont déjeuner à cette table voit ce bien, ils pourront le porter là où ils sont. Et ainsi, si Dieu le veut, il se répandra en cascade ». Puis, reprenant un extrait de l'école de communauté, je lis le passage où don Gius dit : « Le bien n'est pas le "bien", mais l'adhésion à Lui, le fait de suivre son visage, Sa Présence, le bien est de porter partout Sa Présence » (p. 116). Alors, le doute diabolique qui s'était ouvert ce soir-là a comme entrevu un chemin pour être dissout. Je voulais savoir ce que tu en pensais, toi. Merci.

Parfait ! Tu vois ? Tu as déjà la réponse à la question que tu poses : le doute s'est « dissout ». Pourquoi se dissout-il ? Parce qu'on reconnaît que la façon dont on répond, notre « oui », devient un bien pour tout le monde. Nous l'avons vu aujourd'hui dans les nombreux épisodes qui ont été racontés : quand une mère perçoit quel bien elle constitue pour sa fille et vice versa, quand une autre va à l'hôpital pour accoucher et que les infirmières lui disent que c'est différent d'entrer dans sa chambre par rapport aux autres. Chaque chose que vous avez racontée ce soir montre quelle est notre contribution au monde. Pourquoi ? Parce que nous avons reçu la grâce - nous l'avons vu dans l'école de communauté - précisément pour cela, c'est cela notre devoir : « Les apôtres et leurs successeurs entrent avec Jésus dans le flux de son Esprit et participent à la mission même du Christ. Leur fonction fondamentale est d'introduire l'humanité dans le rapport définitif avec le mystère de Dieu : voilà la tâche pour laquelle ils ont été choisis. Tous les chrétiens, avec les évêques et les prêtres, sont appelés pour cette mission et portent la responsabilité de cette fonction » (p. 83). Introduire l'humanité dans le rapport définitif avec le Mystère, car le bien est l'adhésion à Lui. C'est notre fonction fondamentale, nous qui avons reçu la grâce d'avoir été choisis par le Mystère : être les témoins de ce qu'il est pour tous.

Dans la mesure où nous vivons l'unité du moi sans dualisme, à partir de la rencontre avec le Tu, et où nous expérimentons un regard totalement unitaire, nous devenons plus conscients que la foi « fleurit aux confins de la dynamique de la raison, comme une fleur de grâce à laquelle l'homme adhère par sa liberté » (p. 48). La foi, en effet, génère un moi totalement uni qui, à son tour, suscite autour de lui unité, c'est-à-dire communauté. Ce n'est que dans la mesure où nous suivons la proposition que don Giussani nous a faite que nous pourrions le voir se réaliser en nous et dans les autres.

École de communauté. En ce moment, je prépare un texte pour poursuivre le travail sur le thème que nous avons choisi pour les Exercices Spirituels que nous n'avons pas pu faire cette année : « Qu'est ce qui nous arrache au néant ? »

L'introduction de ce texte est déjà prête, je l'ai rédigée à partir des contributions sur l'expérience que vous avez vécue face aux défis posés par ce temps marqué par le coronavirus.

Pour la prochaine école de communauté, je vous propose donc de commencer à travailler sur l'introduction - qui sera disponible sur le site de CL à partir du lundi 11 mai -, en gardant à l'esprit les deux premiers chapitres de l'école de communauté auxquels nous avons été confrontés ces derniers mois et sur lesquels nous travaillons encore. Comme nous l'avons encore vu ce soir, ils sont cruciaux car ils sont à l'origine de la « révolution copernicienne » dont parlait notre amie, ils concernent en effet notre mode de connaissance, notre façon d'être dans le monde réel, et ils aident à bien comprendre le rapport entre la « connaissance nouvelle » que l'événement chrétien introduit dans notre vie et les circonstances. La capacité nouvelle du regard et de l'affection décrite dans ces deux chapitres est la seule vraie façon de vivre le présent et devrait être la conscience avec laquelle vivre toutes les circonstances de la réalité.

« Pour que la mentalité soit vraiment nouvelle, il convient qu'à partir de la conscience de son "appartenance", elle soit constamment engagée dans la confrontation avec les événements présents. La conscience nouvelle naît dans une situation actuelle et juge donc le présent ; sinon elle n'existe pas : si la connaissance nouvelle n'atteint pas l'expérience présente, c'est une abstraction et en définitive elle n'existe pas. En ce sens, ne pas poser de jugements sur les événements est une mortification de la foi » (p. 98). Si cette conscience nouvelle n'est pas continuellement engagée avec les événements présents, elle ne pénètre pas la vie, elle n'est pas en mesure d'être comprise ou assumée, et surtout, comme le dit le chapitre, la foi est mortifiée parce qu'elle n'ouvre pas la raison.

Par conséquent, tant du point de vue de la méthode que du contenu, gardons à l'esprit ce mois-ci, à la fois l'introduction du nouveau texte et le travail réalisé jusqu'à présent sur *Générer des traces dans l'histoire du monde*, de telle sorte que notre vérification ne soit pas une réflexion abstraite, mais consiste, comme nous l'avons fait aujourd'hui, à saisir en nous cette connaissance et cette affection nouvelles qui nous permettent de vivre les circonstances du réel d'une manière nouvelle, comme une vraie « créature nouvelle ». Du reste, les défis que nous vivons ne nous laissent aucune marge pour nous détacher de cette urgence, comme nous le verrons aussi dans l'introduction que j'ai mentionnée. La prochaine école de communauté aura lieu le mercredi 17 juin à 21h selon les modalités que nous vous communiquerons en fonction de l'évolution des indications sanitaires pour le mois prochain. Celui qui désire envoyer sa propre contribution comme expérience, et ses questions, peut écrire à l'adresse habituelle : sdcarron@comunioneliberazione.org

Le livre du mois de mai est *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*.

Ce livre est né de cette circonstance particulière : les responsables éditoriaux des éditions BUR et Rizzoli (en Italie), à qui j'avais envoyé ma lettre à la Fraternité et l'article publié dans le *Corriere della Sera*, ont estimé que ces contenus étaient utiles pour tout le monde et m'ont donc proposé de les approfondir. Le résultat a été le livre électronique (en italien). Cela a été l'occasion pour moi de réfléchir à ce que nous vivons tous en mettant la richesse que nous vivons à la disposition de tous. Le livre est actuellement disponible en italien sur le site du mouvement en format ebook au prix de 2,49 euros pour le mois de mai et à 3,99 euros à partir de juin. L'éditeur a signalé que la version papier du livre sera disponible à partir du 12 juin au prix de 8 euros.

Fond commun. À l'école de communauté d'avril, j'avais rappelé la nécessité, dans cette situation qui va être très difficile d'un point de vue économique, d'un grand sérieux dans l'engagement avec le fond commun pour faire face aux besoins qui émergent parmi nous. Je suis très touché par le fait que nombre d'entre vous ont accueilli favorablement cet avis en adhérant au critère de jugement exprimé par le mouvement selon la position éducative originale que don Giussani nous a enseignée.

Traces de mai est disponible en ligne et gratuit pour tout le monde. Ces deux derniers mois, cela a été la seule possibilité, à part l'abonnement, pour pouvoir le recevoir et l'utiliser avec amis et collègues. À ce propos, je me permets de vous faire une remarque sur la problématique des abonnements : normalement, plusieurs milliers d'inscriptions étaient souscrites pendant les Exercices Spirituels, mais cette possibilité n'a pas eu lieu cette année. J'espère, par conséquent, que vous prendrez au sérieux l'invitation à vous abonner, dans la mesure où – comme vous le savez – l'abonnement à *Traces* représente la façon de soutenir aussi l'activité de communication à travers la page web.

Diffusion de la documentation du mouvement et de don Giussani. Je vous rappelle que le mouvement met normalement à disposition sur le site du mouvement, ou avec ses outils officiels, toute la documentation utile à notre chemin. Je vous prie donc de ne pas encourager la diffusion d'autres documents et de matériels qui ont peut-être été modifiés, ou dont les sources non pas été vérifiées, car cela crée beaucoup de confusion à un moment où, par le biais des réseaux sociaux, tout peut être facilement pris pour argent comptant.

Vacances estivales. Nombreux sont ceux qui nous demandent des indications au sujet des vacances d'été des communautés, un geste que notre parcours éducatif a toujours proposé chaque année et auquel nous sommes tous très attachés. Je pense que pour juger comment traiter aussi cet aspect de notre proposition dans ces temps particuliers, il est nécessaire que chacun se penche sur l'expérience vécue pendant ces deux derniers mois. Quelqu'un l'a appelé « temps suspendu », comme je le disais au début, mais l'expérience que j'ai vue chez beaucoup d'entre nous a été tout sauf ça ! Cette période a été un temps plein, dense de sens, de découvertes, y compris dans un contexte de vie complètement différent d'avant, privé de beaucoup de choses, que nous n'avons pas décidé. Donc, si nous regardons

l'expérience que nous avons faite, c'est peut-être de là que nous vient la meilleure suggestion pour les vacances d'été : nous ne sommes pas appelés à vivre « suspendus », ni à inventer quelque chose pour combler un vide, mais nous sommes appelés à vivre aussi cette circonstance d'une manière imprévue et différente, comme nous l'avons vu ce soir. Quel profit pouvons-nous tirer du fait d'obéir aux circonstances inévitables, telles qu'elles se présentent, que nous n'avons pas décidées, en les laissant nous changer. Compte tenu de la situation sanitaire toujours en vigueur, des dispositions émises jusqu'ici par le gouvernement italien, et aussi des implications juridiques, les circonstances actuelles nous disent qu'il n'est pas possible de proposer le geste des vacances d'été. Bien sûr, rien n'interdit que des petits groupes avec un nombre limité de personnes et des familles, sous leur seule responsabilité, décident d'organiser des vacances dans le respect de la réglementation en vigueur. Avec le Centre du mouvement, nous avons cependant estimé que Communion et Libération, tant au niveau central que local, ne se fera promoteur d'aucunes vacances communautaires. Je suis sûr que nous pourrons ensuite nous raconter les fruits que nous tirerons de l'obéissance aux circonstances et de la créativité attentive qui en découlera.

Meeting de Rimini "Edition Spéciale". Le meeting 2020 - avec pour titre « Privés d'émerveillement, nous restons sourds au sublime » - aura lieu du 18 au 23 août à Rimini. Rencontres, expositions, spectacles seront réalisés essentiellement en numérique au palais des congrès de Rimini. Si la réglementation en vigueur au mois d'août le permet, une participation physique sera possible pour un nombre limité de personnes. Étant donné la situation particulière, la participation des volontaires est réservée aux personnes, essentiellement adultes, avec des compétences spécifiques, qui seront contactées personnellement par les responsables du Meeting. Les autres volontaires qui ont collaboré aux dernières éditions seront contactés pour être impliqués dans la diffusion du Meeting.

Diffusion avis du mouvement. Comme je l'ai déjà mentionné la dernière fois, une nouvelle plateforme web et une application spéciale « Avis CL » (téléchargeable sur votre téléphone portable) ont été créées pour la diffusion des annonces centrales du mouvement. Je vous invite donc chaleureusement à télécharger cette application qui est l'unique moyen, en Italie, avec lequel les annonces nationales seront diffusées.

Veni Sancte Spiritus
Bonne soirée à tous !